

MARCHÉ DE L'ART

Achetez plutôt des chefs-d'œuvre

L'écart financier entre le sublime et l'horrible reste faible. C'est l'horrible qui est hors de prix.



Dirk Sandvoord : « Portrait de fille » (1632) : 500 000 Francs.

Les grandes œuvres ne sont pas chères, mais les pièces sans intérêt atteignent des prix déroutants. Autrefois, cette tendance était tout juste esquissée. A la X^e Biennale, qui ferme ses portes le 12 octobre, on peut prendre toute la mesure de cette nouvelle loi du marché.

C'est d'abord vrai du mobilier. Depuis le début, un objet éclipse tous les autres, la grande table rectangulaire en bois d'ébène qui porte l'estampille de Cuvelier. Avec ses pieds cannelés de section carrée et sa puissante guirlande de bronze doré, elle suggère de loin le style Louis XVI. Seule la vigueur monumentale, plus proche du Grand Siècle que de l'ère enrubannée de Marie-Antoinette, laisse pressentir

autre chose. Par chance, un tableau daté de 1755 montre un personnage assis à une table identique, à quelques nuances près. On ne peut donc en douter : en pleine époque baroque, le néo-classicisme, qui devait s'épanouir vingt ans plus tard, était pleinement constitué. La table noire ceinturée d'or signée Cuvelier n'est pas seulement admirable. C'est une des trois ou quatre pièces clefs de l'histoire du mobilier français du XVIII^e siècle. Bref, c'est une cible désignée pour les grands musées, où elle finira inévitablement. A 3 millions de Francs, c'est beaucoup au tarif du Smic. Mais c'est peu dans sa catégorie.

Consoles rocaille en chêne sculpté

L'an dernier, à Monte-Carlo, une encoignure Louis XV de Dubois avait dépassé le double, emportée par le musée Paul-Getty de Malibu, en Californie, luttant contre Sir Charles Clore. L'encoignure n'avait pourtant rien d'inattendu. Elle était, en tout cas, sans commune mesure avec la table de 1755.

Tout en bas de l'échelle financière, d'autres chefs-d'œuvre hors série sont presque accessibles, sans qu'il soit nécessaire d'être millionnaire. On pouvait voir, ces jours-ci, à la Biennale, une paire de chaises en acajou qui appartient à un moment très bref de l'art décoratif français. Elles reproduisent avec une élégance rare le profil étrusque tel qu'on l'imaginait dans les dix dernières années du XVIII^e siècle. Sur le bandeau incurvé du dossier court une frise de palmettes ciselées avec une finesse d'orfèvrerie. Les professionnels ignoraient jusqu'ici l'existence de ce modèle. A 60 000 Francs, la paire était l'une des « occasions » de la foire. Comme la table à 3 millions, pour ceux qui en disposent. Ce n'était pas les seules.

On trouvait, ça et là, quelques autres chefs-d'œuvre du meuble français dans

une gamme comprise entre 200 000 et 600 000 Francs. Telle paire de consoles rocaille en chêne sculpté, dont les volutes se tordent et se retordent pour former un cadre au groupe animalier posé sur l'entretoise, est digne du ciseau des plus grands sculpteurs. Et quatre fauteuils Louis XVI en bois sculpté et doré qui ornaient autrefois le château du Champ de bataille étaient nettement moins « chers », à 600 000 Francs, que telle ou telle série banale au dixième du prix. Ils finiront, eux aussi, dans un musée — le Metropolitan Museum en possède déjà un, identique.

Pour le moment, d'ailleurs, ce ne sont pas les musées qui achètent. C'est, dit Jean-Marie Rossi, « le riche résident étranger qui paie ses impôts dans un autre pays ». Mais cela ne durera guère.

On approche de l'instant où les œuvres de ce calibre auront disparu du marché. Du moment, aussi, où la marchandise courante risque de devenir invendable quand, le néon ayant brûlé nos regards, l'acier, le verre et les matières brutes ayant chassé les motifs finement sculptés et les couleurs nuancées, nous fuirons à jamais le décor du XVIII^e siècle.

On retrouve de tels écarts, quoique moins criants, dans d'autres domaines. Même en peinture, le plus couru des terrains de chasse. Il y avait, à la Biennale, un bien merveilleux tableau du maître hollandais Dirk Sandvoord, qui a peint, en 1632, le portrait d'une petite fille de 6 ans. Le visage figé, un sourire contraint, immobile dans sa robe de satin noir traitée avec un pinceau de miniaturiste, la petite fille pose, debout sur le carrelage noir et blanc, tenant du bout des doigts une fleur jaune. A ses pieds, son petit chien, ni mignard ni banallement réaliste. C'est peut-être le portrait animalier le plus fort que la peinture européenne ait produit à cette date. Le protestantisme glacé et l'émotion enfantine sont saisis ensemble dans cette vision d'un instant à la Vermeer. A 500 000 Francs, c'est trois fois plus cher qu'un portrait traditionnel de la même époque et dix fois plus désirable.

Mais c'est le XVIII^e siècle français qui réserve les vraies surprises, comme cette éblouissante « Chasse au renard » par Oudry à 200 000 Francs (sujet cruel, donc difficile). Pas pour longtemps sans doute. De nos jours, les préjugés tombent vite.